
M A N U S C R I T

LE SENS DE LA VIE D'EMMA

Roman théâtral en deux parties

de Fausto Paravidino

traduit de l'italien par Caroline Michel

cote : ITA20D1191

année d'écriture de la pièce : 2017
année de traduction de la pièce : 2020



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale ».

Première partie
(1968-1978)

Personnages de la première partie :

Dans le prologue :

Hôtes d'un vernissage : Un critique d'art, un fanatique, des artistes, des curieux et une humanité variée

Puis :

La famille d'Emma :

- Antonietta, mère d'Emma
- Carlo, son mari
- Marco, leur fils
- Giulia, sa sœur

La famille de Léon :

- Clara, mère de Léon
- Giorgio, son mari

- Tante Berta : voisine de la famille d'Emma

- L'abbé Mario : un curé

- Clients du bar, un passant, l'ex-mari de Giulia, personnel infirmier

L'action se passe dans un théâtre, de nos jours. Les événements qui sont évoqués se déroulent dans un centre ville de taille moyenne du Nord de l'Italie et couvrent un arc temporel qui va de 1968 à 1978.

PROLOGUE

Un vernissage de nos jours, c'est à dire en 2018.

Il y a quelques personnes et quelques tableaux. L'un d'entre eux est un portrait de femme. Les gens boivent des cocktails et mangent des toasts coupés en quarts avec une olive plantée dessus.

Les conversations se chevauchent.

Ici...

LE CRITIQUE. - Aujourd'hui, on ne peut plus peindre.

2° VISITEUR. - Et que font les peintres ?

LE CRITIQUE . - Ils pensent. Ils pensent essentiellement. Avec un pinceau, des clous, de la merde ou du formol. Même avec de l'huile et un pinceau, mais ils ne peignent pas. Ils pensent.

3° VISITEUR. - Et c'est un mal ?

LE CRITIQUE. - C'est l'histoire. Elle va là où elle doit aller, est-ce un bien ou un mal, demandez ça à un philosophe ou à un prêtre, moi je suis un critique.

2° VISITEUR. - Et à vous, que puis-je vous demander ?

LE CRITIQUE. - Rien, c'est possible aussi.

... plus loin...

PREMIER VISITEUR. - Tu connais l'artiste ?

L'INTOLERANT. - Les artistes. Ce sont les travaux de différents artistes qui sont exposés.

LA FEMME. - Pour moi ils se ressemblent tous.

L'INTOLERANT. - Ce sont des artistes différents.

LA FEMME. - Différents artistes.

PREMIER VISITEUR. - Tu connais les artistes ?

L'INTOLERANT. - Non.

... de nouveau le premier petit groupe...

TROISIEME VISITEUR. - Vous dites qu'après l'art conceptuel l'artiste est devenu le critique, et le peintre le lecteur de la critique ?

LE CRITIQUE. - C'est vous qui l'avez dit.

TROISIEME VISITEUR. - Oui, c'est moi qui l'ai dit.

DEUXIEME VISITEUR. - (*pour lui-même*) Carrément odieux ce critique...

... un troisième petit groupe encore...

LE FANATIQUE. - La question c'est : à quoi sert l'art ? En paraphrasant Arnold Hauser, au Paléolithique on dessinait des chattes et des bisons en espérant que ces dessins favorisaient la chasse et la reproduction, puis au néolithique, on a commencé à faire des petites frises géométriques, pour la beauté. Alors on peut préférer le bison à la frise géométrique mais il ne s'agit pas d'art, il s'agit de religion. L'art est né avec la frise géométrique.

L'EMMERDEUR. - Donc l'art est beauté ?

LE FANATIQUE. - Selon Hauser, oui.

L'EMMERDEUR. - Même quand il est laid ?

LE FANATIQUE. - Pendant toute une période, le problème a été là. Une maison laide est habitable, un tableau laid est irregardable. Une maison laide ne perd pas sa fonction de maison à cause de sa laideur, l'art avec la beauté perd toute sa fonction.

L'EMMERDEUR. - C'est Hauser qui dit ça ?

LE FANATIQUE. - C'est moi qui dis ça.

L'AMIE DE L'EMMERDEUR. - C'est qui Hauser ?

L'EMMERDEUR. - Un critique.

L'AMIE DE L'EMMERDEUR. - Ah. Et lui ?

L'EMMERDEUR. - Un autre critique sans doute.

LE FANATIQUE. - Puis à un moment donné, l'industrie de l'art invente les musées, la critique, les enchères. L'industrie de l'art devient quelque chose de plus grand que la beauté contenue dans une œuvre. Et l'œuvre acquiert une valeur qui n'a plus rien à voir avec la beauté. Dans un premier temps, la beauté crée la valeur, ensuite c'est la valeur qui crée la beauté. Et ceux qui ne recherchent que la beauté trouveront plus facilement leur bonheur auprès d'un peintre de marines sur le bord de mer que dans une galerie d'art.

L'AMIE DE L'EMMERDEUR. - Vous êtes un critique ?

LE FANATIQUE. - Non je suis un fanatique.

L'AMIE DE L'EMMERDEUR. - Moi, ils ne me déplaisent pas.

L'AMIE DE L'AMIE DE L'EMMERDEUR. - La femme de ce tableau a un beau sourire.

LE FANATIQUE. - Mais ce n'est pas la Joconde. Ce sourire vaut moins que la merde en boîte de Manzoni. La critique et le marché ont remplacé la beauté. Donc, au final, ce sourire...

Peu à peu tout s'éteint et on ne voit plus que le tableau dont ils sont en train de parler.

... on en a rien à foutre. D'où il vient ? Qui est cette personne ? Pourquoi elle sourit ? Est-ce que c'est une personne réelle ou est-ce que le peintre l'a inventée ? C'est un modèle vivant ? Sa mère ? La photo d'une tante ? C'est l'amour perdu de sa vie ? Et lui c'est qui ? Qu'est-ce qu'il y a écrit sur le cartel en dessous du tableau ? Qu'est-ce qui nous intéresse le plus, de quoi est fait le blanc d'un tableau blanc de Malevich ou la marque du couteau avec lequel Fontana faisait ses entailles ? Ce sourire, il nous intéresse seulement si le lendemain, l'artiste inconnu inscrit sur le cartel s'est pendu, ou s'il a enfreint les règles d'un talent show, si cette femme est un assassin, ou si pour une raison quelconque il obtient un million de followers sur Instagram parce qu'un fashion blogger s'est fait un selfie devant, une raison quelconque qui NE soit pas dans le tableau, je précise bien, que la raison qui nous fasse regarder le tableau N-E soit pas dans le tableau. Le tableau pour le tableau, l'art pour l'art, la petite frise géométrique néolithique, le sourire de cette femme... aujourd'hui, c'est bon pour les bords de mer. Nous, cette femme, qu'elle rie ou qu'elle pleure, on s'en fout.

UN.

La scène est vide, à la place du vernissage il y a une femme.

ANTONIETTA. - Emma est la troisième.

CARLO. - *(hors scène)* Avec qui tu parles ?

ANTONIETTA. - Je parle d'Emma ! De son sourire...

CARLO. - Oui, oui, son sourire, pauvre chérie, et le nôtre alors ? Et le nôtre, qu'est-ce t'en fais ?

ANTONIETTA. - Si tu me laisses raconter, j'y viens.

CARLO. - *(il entre)* D'accord, mais il faut que tu leur dises tout. Pas juste ce qui t'arrange !

ANTONIETTA. - Très bien, je leur dis ce qui t'arrange toi. Tout. Comment ça tout ? Ça veut dire quoi tout ?

CARLO. - Ça veut dire du début.

ANTONIETTA. - Mais quel empoté j'ai épousé... et c'est quoi le début ?

CARLO. - Le vrai début, pas quand elle est née. Quand on s'est connus !

ANTONIETTA. - (*elle hurle*) C'est ce que j'étais en train de faire ! C'est exactement de là que j'avais commencé !

CARLO. - C'est pas vrai...

ANTONIETTA. - Exactement de là ! Après on va dire qu'Emma ne sourit jamais ! Pas étonnant qu'elle ne sourit jamais...

CARLO. - Tu vas pas me dire maintenant que c'est de notre faute si elle fait la gueule.

ANTONIETTA. - J'ai pas dit qu'elle faisait la gueule, j'ai dit qu'elle ne souriait pas. Qu'elle ne souriait pas...

CARLO. - Toujours la faute des parents, rien que la faute des parents. Hitler par exemple. Enfant, il a été maltraité. Du coup, évidemment : peintre frustré, là encore il ne reçoit aucun compliment, alors *Mein Kampf*, nuit de cristal, invasion de la Pologne et juste après, Auschwitz. La faute à ces deux connards de parents. L'amie d'Emma aussi est une peintre frustrée, et pour autant elle n'a jamais exterminé personne...

ANTONIETTA. - Tout de suite les grands mots, Hitler, j'étais en train de parler d'Emma, quel rapport avec Hitler...

CARLO. - Evidemment que c'est la faute des parents, c'est de là qu'on vient, non ? C'est comme dire à quelqu'un qui se noie que c'est de la faute de l'eau. C'est aussi la faute de comment il s'est retrouvé là, non ? Moi je suis taxidermiste.

ANTONIETTA. - Lui il est taxidermiste, et moi je suis une imbécile.

CARLO. - J'empaille les bêtes.

ANTONIETTA. - Et moi, vous voyez, il a fallu que j'épouse cet empoté ! Un croque-mort pour animaux.

CARLO. - Quand j'ai commencé, je travaillais surtout pour les chasseurs. C'était un autre monde, il n'y avait pas les animalistes, et surtout il n'y avait pas les gosses animalistes. Je ne dis pas que c'était le paléolithique mais c'était normal de chasser. A l'époque, j'étais pas plus grand que ça. J'ai fait quatre enfants.

ANTONIETTA. - Oui, tout seul.

CARLO. - On a fait.

ANTONIETTA. - Emma est la troisième.

CARLO. - On me rapportait des renards, des lièvres, des oiseaux... mais aussi des trucs plus gros, des têtes de sangliers à préparer, de chevreuils, parfois même de cerfs, il y

avait des cerfs à l'époque, maintenant y'en a plus mais de toute façon y a plus de chasseurs non plus. Tout le monde tirait à l'époque, c'était naturel. Il y avait des fanatiques, mais être chasseurs ne voulait pas dire automatiquement être fanatiques. Oui, y avait déjà tous ceux qui disaient « les pauvres animaux », mais la viande, tout le monde en mangeait et il n'y avait pas l'hypocrisie qu'il y a maintenant. Si tu manges de la viande, c'est normal qu'il y en ait qui tuent les animaux, tu ne peux pas manger de la viande, mettre un bouillon cube dans ta soupe et prétendre qu'on ne tue pas les animaux. Ceux qui meurent de mort naturelle ne sont pas bons à manger.

ANTONIETTA. - Mais de quoi tu parles ?

CARLO. - De la taxidermie.

ANTONIETTA. - La maison pleine de ces animaux morts qui te regardent avec leurs yeux de verre. Renard, faisan, belette... vous voyez dans quoi elle a grandi Emma ?

CARLO. - C'est de la faute des animaux maintenant ?

ANTONIETTA. - Encore avec c'te faute. Et si c'était ta faute à toi, justement ?

DEUX

ANTONIETTA. - J'avais vingt ans quand on s'est rencontrés. J'étais un peu plus dégourdie que lui, ou peut-être juste plus riche, parce que moi j'étudiais, j'allais à l'université, j'étais en lettres, et après je suis devenue prof. Au lycée, d'italien et de latin. Je fais partie de ces profs qui répètent sans cesse aux lycéens que le latin, même si c'est une langue morte et qu'il ne les aidera pas à trouver du travail comme l'anglais, il nous aide à raisonner. Il sert à ne pas devenir comme lui.

CARLO. - En attendant, au milieu de tous tes copains pédés qui faisaient des lettres, c'est avec moi que tu venais jouer au manège, et tu lui as fait quatre gosses à ton ignare de mari taxidermiste. Tu vois à quoi il t'a servi ton latin ? Ça fait des études mais après entre la tête et la queue...

ANTONIETTA. - Ce que tu peux être vulgaire.

CARLO. - Je fais exprès pour te mettre mal à l'aise.

ANTONIETTA. - Tu y arrives très bien.

CARLO. - J'avais pas encore le magasin de taxidermie à l'époque, mais j'avais déjà la passion disons. J'empaillais ce que je tuais. J'allais à la chasse dans le temps. Tout le monde y allait dans le temps, j'y vais plus maintenant moi non plus, c'est devenu astronomique. J'étais passionné par la seconde guerre mondiale, et je le suis toujours. Et par les armes.

ANTONIETTA. - À t'entendre, je comprends vraiment pas ce que j'ai bien pu trouver d'intéressant là-dedans, à l'époque.

CARLO. - Si je te le dis, tu vas encore dire que je suis vulgaire.

ANTONIETTA. - Oh, pauvres de nous.

CARLO. - Je blague, c'est pour la faire enrager. Comme je vous disais, je suis passionné par les armes, mais je n'ai jamais été un fasciste, je suis contre la guerre moi. J'ai toujours été contre. Contre toutes les formes de guerre. J'ai toujours voté communiste moi. Toujours... tant que le parti a existé...

ANTONIETTA. - Dis leur pour qui tu votes maintenant.

CARLO. - Non, parce que si on se met à parler de politique...

ANTONIETTA. - Mais non, fais donc, penses-tu, n'aie pas honte, ça va les intéresser tu vas voir...

CARLO. - On ne devait pas parler d'Emma ?

ANTONIETTA. - Ah, pas d'armes et de taxidermie ?

CARLO s'émeut.

CARLO. - C'était une petite magnifique. (*Pause. A voix basse*) En tous cas, j'ai jamais voté Berlusconi.

TROIS

ANTONIETTA. - J'ai vingt ans, c'est la fête foraine et j'y suis. Avec Giorgio.

Entre Giorgio et entre la fête foraine.

ANTONIETTA. - Je vous en parle parce que c'est là que j'ai rencontré mon mari, et quand je pense à Emma, Emma petite, Emma grande, ça me fait penser à comment j'étais quand j'avais vingt ans.

CARLO. - Tu étais magnifique.

ANTONIETTA. - Son sourire me fait penser au mien à cette époque là. Une fille très curieuse et peureuse. Des lunettes qui lui permettent de regarder tout en étant protégée, un cul trop gros... un pull tricoté par sa mère. Pleine de peurs, mais avec une forme de tranquillité due à la conscience de n'être ni un génie ni une femme trop voyante.

CARLO. - Tu étais magnifique. Tu l'es encore.

ANTONIETTA. - J'étais une fille normale, qui faisait les choses bien, qui a survécu à l'adolescence et qui n'était pas du genre à jouer des coudes parce qu'elle n'avait pas envie de devenir je ne sais quoi ou d'épouser le plus beau de tous.

CARLO. - Et pourtant finalement...

ANTONIETTA. - Allez ! Je suis en train de parler de choses très personnelles. Je ne pensais pas à l'amour. Au lycée, il m'avait fait devenir folle, et à cette période, à l'université, je m'intéressais plus aux amours platoniques, à mon autonomie, à mes amis. Etre femme pour moi-même, plus qu'être la femme d'un autre. J'étais à la fête foraine avec Clara...

Entre Clara.

ANTONIETTA. - ... qui elle par contre se pâmait d'amour.

CLARA. - Je suis OBSEDEE.

ANTONIETTA. - Comment ça obsédée ? Essaye de profiter de la vie un peu !

CLARA. - Je peux pas. J'arrête pas de penser à lui.

ANTONIETTA. - Et avec Giorgio. Avec qui je n'étais pas amie comme avec Clara, qui était depuis toujours mon amie de cœur, mais qui représentait tout mon nouveau petit monde que j'aimais tant. Il venait à l'université avec moi. Avec lui, on parlait tout le temps de livres. De Pratolini.

GIORGIO. - *(Il entame un long discours passionné sur Pratolini)*

CARLO. - Vous voyez ce qu'elle vivait, la pauvre, quand je l'ai rencontrée ?

ANTONIETTA. - Ça m'intéressait vraiment. C'est vrai, toutes ces choses qu'on se racontait nous intéressaient. A ce moment-là, c'était ça les choses importantes pour nous. C'était ma vie.

GIORGIO. - Moi ça m'intéressait pas plus que ça. C'est elle qui me plaisait surtout. C'était juste une façon pour essayer d'être intéressant. Et je voyais son intelligence percer derrière ces petits yeux brillants, et j'espérais que c'était pour moi et pas pour Pratolini.

CLARA. - Mais tu vois pas comme il bave devant toi ? Pourquoi tu l'embrasses pas, comme ça il arrêtera de parler ?

ANTONIETTA. - Mais qu'est-ce que tu dis ? Il me plaît pas. On parle.

CLARA. - Tu le trouves vraiment intéressant ?

ANTONIETTA. - Ben oui ! *(elle parle elle aussi de Pratolini)*

GIORGIO. - Je ne l'ai pas embrassée. Jamais. J'ai fini mes études avec une thèse brillante sur Pratolini, dont je suis jusque-là un des plus grands spécialistes. J'ai écrit trois livres, pas beaucoup lus, un sur Malerba, l'autre sur son travail de scénariste, un sur son rapport à la politique et j'ai supervisé l'édition de ses œuvres complètes pour les gars de Rizzoli. Je me souviens très bien de ce jour à la fête foraine. Ce jour où je ne l'ai pas

embrassée. On a ensuite continué l'université ensemble, en bons amis, et jusqu'à l'arrivée de nos enfants, on est toujours restés en contact. Jusqu'à l'incident du « je préfère ». A ce moment-là, on s'est perdus de vue, puis on s'est à nouveau rapprochés subitement, quand elle attendait Emma. J'ai épousé Clara. Mais j'ai toujours su que c'était un deuxième choix.

CLARA. - Moi j'étais folle de Bruno.

ANTONIETTA. - Ce soir-là, par hasard, ma vie a commencé à changer. Je ne le voulais pas et je ne le cherchais pas...

CARLO. - C'est de moi que tu parles ?

ANTONIETTA. - Evidemment, on parle toujours de toi.

CARLO. - (*presque pour lui-même*) Tout à l'heure tu parlais de Pratolini...

ANTONIETTA. - Si Emma a voulu changer de vie, c'est sûrement parce qu'elle n'en pouvait plus j'imagine, parce qu'elle était insatisfaite... je sais pas... Emma a toujours été, est toujours à la recherche de quelque chose. Une recherche vitale, pas frustrée ! Les gens *veulent* changer de vie. Nous on est des conservateurs, on pense que c'est toujours une sorte d'échec de changer de travail, de mari, de ville, de parti... et pourtant les gens changent, changent sans cesse. Et quand on change, on se repent de ne pas l'avoir fait plus tôt. On dit : « Combien d'années j'ai perdu avec cet homme », « Combien d'années j'ai perdu à être architecte alors que ma vocation c'était d'aller à la montagne... ». Ça ne marche pas comme ça ! Changer, c'est une façon d'être normale... Bref, Emma *veut* changer quelque chose, comme bien d'autres, selon moi. Moi non. Pas à l'époque ! J'étais à peine sortie de l'adolescence, j'avais mes lunettes et mon gros cul, j'étudiais les lettres et j'étais heureuse. Je venais juste de commencer quelque chose que j'aimais et, avec toutes les peurs que j'avais, je ne voulais rien de plus que ce que j'avais. Aucune lubie. Et puis y a celui-là qui est arrivé.

CARLO. - Eh les gars, vous voulez des jetons pour les auto-tamponneuses ?

GIORGIO. - Ben, je sais pas, les auto-tamponneuses, franchement j'en sais rien, c'est que...

CLARA. - On n'est plus des gamins.

CARLO. - Les auto-tamponneuses c'est toujours bien.

GIORGIO. - Non, merci.

CARLO. - Oh, désolé, je ne voulais pas vous déranger, j'ai vu que vous parliez ensemble depuis un moment, alors je me suis dit : peut-être qu'ils n'ont pas d'argent pour les jeux, je vais les dépanner. Le type des auto-tamponneuses, c'est un ami à moi. De Lecce. Ça date du service militaire. Il m'a dit « quand je passerai dans ton coin, je te donnerai tous les jetons que tu veux », mais je pensais pas que ça arriverait un jour ! C'est des trucs qu'on dit au service militaire. Je ne savais même pas que c'était un vrai forain. Et de

Lecce en plus. Et puis aujourd'hui, je me pointe à la fête foraine... ben c'est vrai que depuis ce jour-là, dès qu'il y a des jeux je jette un coup d'œil pour voir si il est pas là, mais comme ça... et il était là. Et il me couvre de jetons. Bref, c'est mon jour de chance, comme ça au moins j'évite de balancer tout mon salaire dans les jeux de tirs. Je suis très fort au tir, mais bon, le petit ours au final tu le gagnes jamais, et ton salaire tu le fous quand même en l'air. T'es la petite copine de Bruno ?

CLARA. - Non.

CARLO. - Comment ça non ! Bien sûr que t'es la petite copine de Bruno !

CLARA. - Non.

CARLO. - Donc pas d'auto-tamponneuses ?

ANTONIETTA et GIORGIO. - Non, merci, vraiment.

CLARA. - Bon, allez d'accord, merci, comme ça on continue à parler...

ANTONIETTA. - Et c'est là que ma vie a changé.

Ils montent à bord des auto-tamponneuses, ils s'amuse comme des petits fous, Antonietta avec Carlo, et Clara avec Giorgio. Puis le tour se termine et les voitures s'arrêtent lentement.

CARLO. - J'étais persuadé que c'était la petite amie de Bruno.

ANTONIETTA. - Allez, arrête...

CLARA. - (*à Giorgio*) Tu trouves que je suis belle ?

GIORGIO. - Tu es très belle !

CLARA. - Et elle, elle te plaît ?

GIORGIO. - Non ! Non !

CLARA. - Allez, dis la vérité.

GIORGIO. - Mais non, je te dis que non.

CLARA. - Tu aurais envie de m'embrasser ?

GIORGIO. - (*pas très sûr*) Oui... Bien sûr...

Clara lui roule une pelle.

CARLO. - Mais regarde moi ça. Et moi qui croyais que c'était la petite amie de Bruno. J'y comprends vraiment plus rien.

ANTONIETTA. - Effectivement, elle en pince pour Bruno. Mais Bruno ne fait absolument pas attention à elle. Mais ne lui dis pas que je te l'ai dit sinon elle me tue.

CARLO. - Vous êtes très proches.

ANTONIETTA. - Oui, très très proches.

CARLO. - Et celui qui te bouffe des yeux ?

ANTONIETTA. - Qui, Giorgio ? Non ! C'est un ami !

CARLO. - Juste un ami ?

ANTONIETTA. - Oui...

CARLO. - Je les vois bien ensemble ces deux-là.

ANTONIETTA. - Clara et Giorgio ? Moi pas du tout !

CARLO. - Et nous ?

ANTONIETTA. - Toi et moi ?

CARLO. - Toi et moi.

ANTONIETTA. - Non ! Pas du tout !!

CARLO. - Tu comprends rien aux couples toi, t'as vraiment pas l'œil.

ANTONIETTA. - Ah tu crois ?

CARLO. - Tu es ma femme. On aura quatre enfants ensemble.

Entre Marco.

MARCO. - Moi je suis le premier. Je suis né le jour où maman a soutenu sa maîtrise. Quand papa et maman se sont mis ensemble, elle faisait ses études et elle était avec Giorgio, qui par la suite est devenu un ami de la famille.

TOUS ENSEMBLE. - C'est faux !

MARCO. - ... Eux ils disent que c'est faux, mais moi en les observant, je l'ai compris tout seul. Maman faisait ses études et elle venait juste de se construire une vie à elle, qui la sortait de chez ses parents, qu'elle est tombée amoureuse de papa, et boum. En deux temps trois mouvements, elle a quitté leur maison pour celle de papa. D'ailleurs à l'époque papa n'avait pas un rond, il bossait dans les fêtes foraines...

CARLO. - Mais c'est faux !

MARCO. - C'est mon oncle de Lecce qui me l'a dit, à l'époque il bossait avec papa, maintenant il fait des affaires pas claires au Kosovo. Bref, maman était casée, mais elle ne voulait pas que son histoire avec papa lui enlève du temps pour la fac, ses copains, ses trucs...

CARLO. - Ça c'est vrai.

ANTONIETTA. - Bien sûr que c'est vrai.

MARCO. - Et de là, cet enfoiré l'a mise enceinte et l'a embarquée chez lui, dans ce que maman a toujours appelé affectueusement « le gourbi de papa ». Et elle buchait de plus en plus pour la fac pour se rebeller à l'idée d'avoir une vie de femme au foyer, comme sa mère, et au neuvième mois, elle a commencé à avoir des contractions, juste le jour où elle devait soutenir sa maîtrise, et elle y est quand même allée. Et elle avait à peine terminé, tout le monde était en train de lui faire des compliments, que papa l'a littéralement enlevée, il l'a foutue dans la voiture et l'a emmenée à l'hosto juste à temps, un peu plus et elle accouchait dans la bagnole.

CLARA. - Vous aviez une voiture ?

CARLO. - C'était la fiat 850 de Bruno. Un peu plus et Marco naissait dedans.

MARCO. - C'est une sorte de légende familiale.

CARLO. - Non, non, c'est la vérité.

MARCO. - On connaît tous cette histoire par cœur parce qu'elle la raconte toujours à l'école...

ANTONIETTA. - Faites des études les filles. Essayez de vous passionner pour quelque chose. Pour l'instant, vous êtes toutes amoureuses, et je comprends que « vous en ayez rien à faire » de ce barbant de Cicéron, comme vous dites, moi non plus je ne l'ai jamais aimé. Mais il y a aussi Horace ! Catulle ! Faites l'effort de rester éveillées intellectuellement, parce que pour le moment vous êtes toutes absorbées par l'amour et votre beauté, mais un jour, votre monde risque de devenir cuisine, mari, enfant, un enfant qui finira par grandir, et là, vous réaliserez peut-être que vous êtes devenues tristes. Ce n'est pas une fatalité, mais pensez-y. Donnez à boire à votre imagination...

Quelques élèves filles et garçons entrent et la refont...

... c'est comme une plante, si vous ne lui donnez pas à boire, elle se flétrit. J'ai la chance d'être la mère de quatre beaux enfants mais je vous ai vous aussi, et je ne pourrai pas faire sans vous, sans mon travail, sans mes passions...

MARCO. - ... ça y est, on y arrive...

TOUS. - ... imaginez un peu, Marco, mon premier enfant devait naître, j'étais à la fac et je devais soutenir ma maîtrise, et pile ce jour-là...

MARCO. - Elle était tellement chiante que je crois que plein de filles ont arrêté les études à cause de ses sermons.

ANTONIETTA. - Mais tu vas te taire !

MARCO. - Ma mère. Première cause de décrochage scolaire dans la région...

CARLO. - Marco se permet de dire tout ça parce que c'est le petit chouchou. On était bien quand il est né. On était jeunes, on avait plein d'amis, on vivait dans ce que ma femme appelait le taudis...

ANTONIETTA. - Le gourbi, le gourbi...

CARLO. - On s'échangeait l'enfant chacun son tour, elle commençait à faire des remplacements ici et là, moi je continuais à empailler à mon compte et à faire des petits boulots...

ANTONIETTA. - Tu voulais intégrer les brigades rouges...

CARLO. - C'est pas vrai...

ANTONIETTA. - Comment ça ? J'ai mauvaise mémoire alors...

CARLO. - On avait dit qu'on ne parlait pas de politique...

ANTONIETTA. - C'est toi qui l'as dit, moi j'ai jamais dit ça.

CARLO. - Je n'y suis jamais rentré et je n'ai jamais eu de contact avec eux. Et puis parler de ça maintenant, tu me fais passer pour un dingue alors qu'à l'époque c'était très différent, il n'y avait pas encore eu le séquestre de Moro, et... bref, on en parlait partout, tout le monde en parlait, le choix des armes était considéré comme une option envisageable par beaucoup de monde...

GIORGIO. - « C'est le moment de commencer à faire les choses sérieusement ! J'en ai plein le cul de ce parti qui dans les mots est avec les travailleurs, et qui dans les faits est avec la Démocratie Chrétienne, si on se met pas à faire les choses sérieusement on se réveillera dans trente ans, et nos enfants, qui seront grands, seront prêts à vendre leur cul pour un morceau de pain et de saucisson sans même savoir qu'un jour leurs parents avaient pensé à construire un monde plus juste ! »

CARLO. - Et ce n'était pas vrai ?

CLARA. - C'était vrai.

CARLO. - Regarde Emma là où elle travaille, c'te pauvre gosse ! Et qu'est-ce qu'il fait votre fils ?

ANTONIETTA. - Chéri !

CARLO. - Oh. Pardon.

GIORGIO. - Pas de soucis.

CARLO. - Non je suis désolé, vraiment.

Clara pleure, Giorgio la console.

CARLO. - Bref, des discours simples, pas besoin d'être prophètes. C'était pas la lutte armée la solution, et en effet, on n'a pas choisi ça, et il n'en a jamais été question. On en parlait. C'est certain, on en parlait. C'était l'époque qui voulait ça. Puis Giulia est née.

MARCO. - L'emmerdeuse.

Entre Giulia.

GIULIA. - Une gamine très belle et pourrie gâtée, la grande déception de cette famille, une princesse Disney, qui, dès que la télé en couleurs a pénétré dans cette maison, a abjuré totalement l'éducation parentale et scolaire – c'était la même chose de toute façon – pour décider de se faire éduquer par la publicité.

ANTONIETTA. - Maintenant on en rit, mais vous n'avez pas idée des caprices, tout ça parce qu'elle voulait qu'on déménage à Milano 2.

GIULIA. - Ça avait l'air trop bien.

ANTONIETTA. - Elle l'avait vu à la télé. Il n'y avait rien à faire. Marco aussi la regardait la télé, mais je sais pas pourquoi, il n'était pas aussi accro. Bref, c'est comme si Marco saisisait clairement qu'il y a le monde, qui est le monde réel qu'il voit autour de lui, et la télévision, qui est un produit du monde. Giulia non.

GIULIA. - C'est juste parce que Marco voulait plaire à papa et maman, et qu'il était capable d'être sérieusement convaincu que les livres illustrés de quand sa mère était petite étaient mieux que les dessins animés.

MARCO. - Mais c'est vrai...

GIULIA. - Vous voyez ? Tandis que moi, je suis l'emmerdeuse parce que je préférais la mode aux soldats de plâtre et de fil de fer dont on avait hérité. Tout ce qui était chouette, ça comptait pas. Faire ses devoirs c'est mieux que jouer, l'argent ça n'est pas important, les livres c'est mieux que la télé, le pain sec au goûter c'est plus sain que les biscuits... que des trucs avec lesquels je suis d'accord moi aussi, bien sûr, mais il faut aussi savoir les vendre à un enfant.

MARCO. - Il faut savoir vendre, voilà ! La pédagogie de marché selon ma frangine.

GIULIA. - Je ne sais pas pourquoi il me hait. C'est moi qui devrais lui en vouloir.

ANTONIETTA. - Emma est née au sein d'une guerre.

MARCO. - On s'est organisés comme ça : vu que j'étais gentil, parce que je devais être gentil pour ne pas perdre l'amour de mes parents, qui pour moi était capital, Giulia a occupé la place de la méchante, qui était disponible.

GIULIA. - Ah, c'était pas mon penchant naturel ? C'est toi qui l'as décidé ? Ma personnalité n'est qu'une conséquence de la tienne ? Regarde-moi ça, la grande force de mon putain de grand frère. Espèce de pédé !

CARLO. - Pourquoi il faut que tu l'insultes ?

GIULIA. - Je sais pas toi, mais pour moi pédé c'est pas une insulte, c'est une histoire de goûts...

MARCO. - En tous cas, je suis pas gay...

GIULIA. - Mais même s'il l'était...

CARLO. - Même s'il l'était, mais il a dit qu'il ne l'était pas.

GIULIA. - Interrogez-vous trois secondes ! Sur les trois enfants que vous avez, je suis la seule hétérosexuelle, j'ai rien contre les gays, mais interrogez-vous...

ANTONIETTA. - Ça m'étonnerait qu'Emma soit homosexuelle.

MARCO. - Mais moi non plus je le suis pas !

GIULIA. - Bref, t'étais en train d'expliquer ta théorie selon laquelle je suis une emmerdeuse parce que toi tu es gentil, continue.

MARCO. - C'est pas ma théorie, c'est celle de Paolo.

GIULIA. - Paolo ?

ANTONIETTA. - C'est la personne qui t'aide, c'est ça ?

CARLO. - Qui t'aide à faire quoi ?

MARCO. - A me libérer de toi papa.

ANTONIETTA. - C'est son thérapeute.

CARLO. - Ah, d'accord. Mais pourquoi... tu ne vas pas bien ?

GIULIA. - Non, papa. Il ne va pas bien. Autrefois, quand on n'allait pas bien, on nous disait « Tant que la santé va ! », on essayait de rentrer dans le droit chemin et on s'en sortait plus ou moins, maintenant on a la prétention d'être heureux, du coup on se fabrique des tas de problèmes en plus.

CARLO. - Le problème c'est pas « Aujourd'hui/Autrefois ». Ta mère et moi, on a toujours été bien...

ANTONIETTA. - Oui, toujours.

CARLO. - Et vous... mais... vous n'êtes pas heureux ?

MARCO. - Papa !

CARLO. - Qu'est-ce que j'ai dit ?

ANTONIETTA. - Mais nous non plus on n'était pas heureux !

CARLO. - C'est nouveau ça ? On a eu un problème quand Emma est née, c'est tout. On l'a réglé non ? Non ?

MARCO. - Ça fait dix ans que je suis en analyse et t'es même pas au courant, Emma on sait pas ce qu'elle fabrique...

CARLO. - Et c'est de ma faute ?

MARCO. - Oui, c'est de ta faute, ok ?

ANTONIETTA. - Mais non, c'est pas de ta faute...

MARCO. - Et pourquoi pas ? Si ça lui fait plaisir.

CARLO. - Mais non, ça me fait pas plaisir...

MARCO. - Papa, Giulia s'est sauvée en faisant l'emmerdeuse et ça lui a toujours réussi, Emma et moi non !

CARLO. - Qu'est-ce qu'elle a à voir là-dedans Emma... ?

MARCO. - J'avais peur de toi !

CARLO. - Mais pourquoi... ?

MARCO. - J'en sais rien ! Je sentais une pression, et du coup j'essayais de bien me comporter (trop bien pour un enfant !) pour mériter votre amour ! Peut-être parce que d'une certaine manière je sentais qu'à cause de moi, maman avait du arrêter son travail, s'éloigner de ses amis, et du coup je devais faire en sorte de le mériter, de vous consoler, de consoler maman... j'essayais d'être gentil pour que vous vous aimiez, parce que quand j'étais petit y avait des tensions, maman n'allait pas bien et je pensais que c'était de ma faute.

CARLO. - Mais ça ne l'était pas.

MARCO. - Mais moi je ne le savais pas.

CARLO. - Mais maintenant tu le sais. Tu t'es trompé, y a eu un malentendu. C'est tout. Qu'est-ce qui ne va pas sinon ?

MARCO. - (*il soupire*) Et puis Giulia a commencé à faire des trucs, à se comporter d'une telle façon, je pensais que vous alliez la tuer, d'une telle façon que... je n'avais jamais imaginé qu'on pouvait être comme ça... et je me suis mis à bien me comporter aussi pour elle, à être gentil pour deux... et à la protéger... et elle en profitait...

GIULIA. - Comme t'exagères.

MARCO. - J'exagère pas Giulia.

GIULIA. - Je ne te demande pas à quoi tu fais allusion.

MARCO. - ... parce que tu as peur que je le dise.

GIULIA. - Non. Je n'ai absolument pas peur...

MARCO. - Ah non ?

GIULIA. - Non.

MARCO. - Ah non ?

GIULIA. - Non.

MARCO. - Moi j'aimais les Lego, les constructions.

CARLO. - Qui n'aime pas ça ?

GIULIA. - Moi.

MARCO. - Et ce que Giulia aimait le plus, c'était venir m'emmerder/

GIULIA. - Ne l'écoutez pas/

MARCO. - Mais bon, ça c'est presque normal, c'est une sœur. Et ce que je préférais, moi qui étais un enfant gentil et ordonné, c'était le rituel du rangement. Papa et maman m'avaient appris à ouvrir les cadeaux avec précaution, pas comme ça. (*il se transforme en un enfant fou de joie*) Youhou ! Youhou ! J'adore !! (*il se jette sur un paquet imaginaire et le réduit en miettes*).

ANTONIETTA. - Non ! Non ! Pas comme ça, doucement, Marco ! Le papier on peut le réutiliser, regarde, là si tu soulèves le scotch tout délicatement, comme ça...

La mère et Marco ouvrent ensemble très délicatement le paquet imaginaire.

CARLO. - De quoi te pervertir. Même dans la taxidermie on ne met pas toute cette attention qu'ils mettent à ne pas déchirer le papier, ces deux-là.

GIULIA. - C'est clair que t'as envie de le détruire après ce jeu. Regardez-les ! Après il dit qu'il n'est pas pédé. Comment faire pour trahir ta mère avec une autre femme quand t'es comme ça.

MARCO. - Puis j'ouvrais la boîte. Les pièces étaient dans plein de petites pochettes en plastique transparentes. Je les ouvrais seulement quand j'avais besoin d'une pièce qui était dedans. La chose la pire qui puisse t'arriver, c'est qu'il te manque une pièce, une pièce importante, une pièce spéciale. Parfois, elle n'y est pas parce qu'ils ont fait une erreur à l'usine et ils ont oublié de la mettre, mais le plus souvent elle n'y est pas parce qu'un connard te l'as prise exprès...

GIULIA. - Des baffes qui se perdent...

MARCO. - Vu que les parents ne sont pas capables de comprendre l'importance de cette petite pièce hyper rare, ils ne sont pas capables non plus de comprendre le sadisme de la personne qui le cache...

CARLO. - On le comprenait parfaitement, mais on pouvait quand même pas te laisser la tuer ?

GIULIA. - Ça, ce sont ses dents (*elle montre une morsure au public*) Regardez ! Je les ai encore. Regardez ? Vous les voyez madame ? C'est l'une des premières choses que me demandent les mecs avec qui je sors, on est là en train de se rouler dans le lit, ils m'enlèvent ma culotte et m'interrogent sur ma morsure. Et moi, je commence toutes mes relations en racontant l'histoire de son lego de merde.

MARCO. - Comme ça au moins ils savent quelle salope ils sont en train de baiser et ils y réfléchissent à deux fois.

GIULIA. - En général ils sont plus frappés par ta violence que par mon sadisme.

MARCO. - Ça veut dire que tu ne leur racontes pas tout. Parce que quand Emma est née elle a commencé à jouer avec nous et à manger les petites pièces qui n'étaient pas adaptées à un enfant de moins de trente-six mois.

ANTONIETTA. - Une vraie goulue, en général on les trouvait après dans son caca mais on a dû aller à l'hôpital à deux reprises. Noël se terminait toujours par Marco en larmes, parce qu'il avait perdu une petite pièce, et nous qui fouillions dans le caca d'Emma pour la retrouver. Une fois par contre, elle s'était irritée tout l'œsophage. Pendant des jours, elle a dû boire du désinfectant la pauvre chérie.

MARCO. - C'était Giulia qui les lui faisait manger.

Froid glacial.

Pour m'emmerder sans que je puisse rien lui faire. « C'est Emma qui l'a fait ! » Elle lui enfonçait dans la gorge de force. Emma avait encore peur d'elle il y a deux ans. Elle arrive pas à manger à côté d'elle. Elle tousse quand elle la voit.

PERE ET MERE. - Mais pourquoi tu nous l'as pas dit ?

GIULIA. - Il ne vous l'a pas dit parce qu'il avait peur...

MARCO. - Je ne suis pas un mouchard...

GIULIA. - Je lui avais dit que s'il vous le disait, je vous dirais ce que j'avais vu...

MARCO. - Non !

ANTONIETTA. - Ça suffit. Ça suffit.

GIULIA. - Maintenant t'as fait le mouchard. Il ne voulait pas que je vous dise que je l'avais vu sur votre lit maquillé et avec les habits de maman en train de s'enfiler le manche de ta brosse dans le cul. C'est pour ça aussi que je pensais qu'il était pédé. Mais il en est peut-être resté aux brosses à cheveux et il a peut-être pas franchi le pas. Tu te souviens maman, dans la salle de bain, tu te brossais les cheveux, moi j'éclatais de rire, et tu me demandais...

ANTONIETTA. - Pourquoi tu ris ? Ça te fait rire que je me brosse les cheveux ? Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? C'est une brosse... mais quoi... t'as péché ?

QUATRE

CLARA. - Emma et notre fils ont grandi ensemble. Et ils ont toujours été très proches. Léon est né deux ans après Giulia et à l'époque on ne se fréquentait pas beaucoup...

GIORGIO. - Des histoires banales de famille...

CLARA. - Oui, vas-y, parle.

GIORGIO. - Non je ne voulais pas t'interrompre.

CLARA. - Non, vas-y parle. J'ai pas envie.

GIORGIO. - Ça va ?

CLARA. - Oui ça va...

GIORGIO. - Si tu veux que...

CLARA. - Putain, Giorgio...

GIORGIO. - D'accord...

Giorgio prend sur lui, Clara s'allume une cigarette, l'éteint aussitôt, en s'excusant.

GIORGIO. - Quand ils ont eu leurs enfants, ils ont commencé une vie avec plus de grands-parents et moins d'amis, on a continué à se fréquenter, on s'est promis à nouveau de se fréquenter, de ne pas les laisser tomber sous prétexte qu'ils avaient des enfants, ils n'avaient pas la gale, mais finalement, en toute logique, on parlait que des enfants, de tétines, de couches, nous aussi on avait nos problèmes, n'est-ce pas ?

CLARA. - Tu veux quand même pas qu'on en parle ?

GIORGIO. - Non. C'était pour le contexte.

CLARA. - Son pénis me dégoûtait. Je ne pouvais pas le voir, pendant des années on n'a pas baisé. J'avais envie de vomir. Je lui disais que c'était le pénis en général et Giorgio y croyait et il était très affectueux et attentionné, mais ce n'était pas le pénis en général, c'était le sien.

GIORGIO. - Voilà. Et puis peu à peu, on s'est mis à moins se fréquenter, on voyageait beaucoup de par le monde, à cause de l'université, et quand on était par là, se voir était devenu peu à peu plus une corvée qu'un plaisir, et puis un jour, à cause de moi, ils se sont même un peu vexés, et du coup pendant des années on ne s'est plus contactés.

Au téléphone.

GIORGIO. - Allo ?

ANTONIETTA. - Salut Giorgio !

GIORGIO. - Mais regarde-moi ça, c'est fou, on vient juste de rentrer chez nous... Comment t'as fait ?

ANTONIETTA. - Ben, c'est pas de la magie, c'est toi qui m'as dit que vous rentriez aujourd'hui.

GIORGIO. - Mais tu l'as noté sur ton agenda ??!

ANTONIETTA. - Oui.

GIORGIO. - *(il arrête de rire)* Quel ange. Tu vas bien ? Et les enfants... ?

ANTONIETTA. - Oui, oui.

CARLO. - C'est qui ?

ANTONIETTA. - Giorgio !

CARLO. - Ce casse couille !

ANTONIETTA. - Oui.

CARLO. – Dis-lui qu'on les attend, que j'ai attrapé un lièvre.

ANTONIETTA. - Si tu te tais je pourrais leur dire.

GIORGIO. - Quoi donc ?

ANTONIETTA. - Il a attrapé un lièvre.

GIORGIO. - Toujours à chasser...

ANTONIETTA. - Vous voulez venir chez nous ?

GIORGIO. - Quand ça ?

ANTONIETTA. - Ce soir. J'ai cuisiné le lièvre. Mais sinon un autre jour...

GIORGIO. - Ce soir. Super ! Attends je demande à Clara.

Clara ! Ça te dit ce soir d'aller manger un lièvre que le phénomène a attrapé ?

CLARA. - Ce soir ?

GIORGIO. - Sinon un autre jour.

CLARA. - Je préfère défaire les valises tranquillement.

GIORGIO. - Bon... D'accord...

Tu es toujours là ?

ANTONIETTA. - Oui.

GIORGIO. - Clara a dit qu'elle préférerait défaire les valises tranquillement.

ANTONIETTA. - Ah bon ?

GIORGIO. - C'est ce qu'elle a dit.

ANTONIETTA. - D'accord, une autre fois peut-être alors.

GIORGIO. - Oui, bien sûr !

ANTONIETTA. - Au revoir.

CARLO. - Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

ANTONIETTA. - Que Clara préfère défaire ses valises tranquillement.